

défection de certains pays, se retranchant le plus souvent derrière des prétextes d'ordre financier. Le Canada, hélas! est de ceux-là. Or, son absence est passée d'autant moins inaperçue qu'à l'occasion de la XI^e Biennale, il s'était, grâce aux efforts d'Alvin Balkind, fait représenter par une large délégation. Soyons tout à fait francs: le faible intérêt éveillé en France par la qualité discutable de certaines œuvres (en particulier, dans la série des Artistes en performance) est lui-même à l'origine d'un dépit assurément excessif. A titre personnel, cependant, quelques créateurs canadiens avaient tenu, cette fois encore, à faire état de leur démarche; John Scott, parvenant, par l'association de l'huile, du graphite et de l'acrylique sur papier, à libérer avec une certaine innocence des images d'une grande fraîcheur; David MacWilliam, aux compositions étranges, énigmatiques pour le fond mais emblématiques par la forme; Caroline Simmons, plus résolument cérébrale, mais moins inspirée, avec ses références un peu laborieuses à l'économie, à la sociologie, à l'anthropologie.

Descendons vers les pays d'Amérique latine, où nous aurions aimé nous sentir happés par l'appel à la luxuriance. Par malheur, la profusion, si elle est réelle, y voisine allègrement avec la confusion. Rien de comparable aux grands élans d'autrefois, inspirateurs des muralistes mexicains ou de l'art cinétique du Venezuela. Alors, ne voyant plus rien briller dans le ciel, certains s'enfoncent dans le passé, avec le souci d'y découvrir de nouvelles racines, tandis que d'autres s'en vont à la dérive, entraînés par tel ou tel courant venu des États-Unis ou d'ailleurs.

En Europe, la situation est tout aussi embrouillée. Voilà quinze ans, l'édifice bourgeois, bruyamment attaqué, s'est couvert de lézardes; mais la contestation, à son tour, s'est épuisée: dès lors que plus aucune muraille ne s'opposait invinciblement à elle, et qu'elle-même, par nature, ne pouvait rien imposer de durable, qu'avait-elle encore à proposer? A l'heure de la pause, les troupes se sont débandées. Culturellement, chaque artiste se prend, à lui seul, pour un quarteron de colonels. De-ci de-là, les groupuscules, bardés de cartouches à blanc, multiplient donc, l'espace d'un matin, les mini-révolutions dérisoires. Certains éléments s'acharnent à poursuivre une ascèse conceptuelle; alors que d'autres, poussés par une volupté mal contenue, trifouillent à plaisir au fond des gros pots de peinture un peu sale... De toute façon, le retour à la figuration apparaît symptomatique d'un type de comportement. Ce n'est pas par hasard que le néophyte s'en va vers le néo-

expressionnisme. On a parlé de peinture moche; mais peinture moche ou peinture cloche, l'essentiel est ailleurs. Depuis que l'étalage au grand jour de l'homosexualité ne surprend plus personne, il fallait bien, pour se justifier, en venir à l'exhibition de quelques croûtes à la forte odeur de crotte...

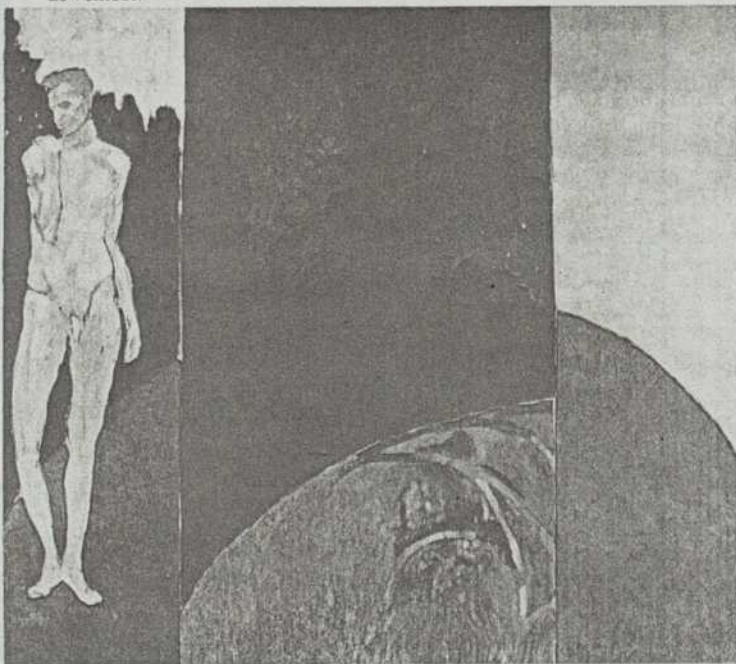
Ainsi, à l'Ouest autant qu'à l'Est, l'art, mis aux arrêts forcés, se meurt sous les coups de l'idéologie. Cependant, à côté des exemples outranciers, il est quelques exceptions fort heureuses. Comparons un instant ce qui est comparable, soit la Chine et le Japon, mutuellement liés par des influences millénaires. En Chine: un tissu de puérilités, avec une imagerie naïve, avachie, terriblement contrainte; la peur du bâton est là qui, empaillant les esprits, courbe un peu plus les échine... Au Japon, grâce aux œuvres d'un Yoshiro Negishi, parmi d'autres, grâce à la puissance et à l'éclat de la synthèse, se produit un renouveau prodigieux, issu du subtil équilibre de la sensualité et du savoir, de la sensibilité, se conjuguant idéalement sous les cieux de la sérénité. Au total, il nous est dit, une fois encore, que l'individu, en tant que tel, sera toujours plus fort, par ses dons, que ne le sont les soi-disant virtuosités dues à la collective indivision.

Il nous faut maintenant résumer. Une expression nous vient à l'esprit pour définir la Biennale de 1982: le temps des attentes. Attente d'un autre budget; attente d'un autre emplacement; attente d'une autre participation étrangère; attente, aussi, d'une autre orientation, avec, à l'avenir, l'intervention possible des aînés, en plus de celle des jeunes; attente, enfin et surtout, par-delà les transitions et les attermolements, par-delà les transactions hasardeuses ou minables, d'une autre inspiration, plus profonde et plus folle, émanant des créateurs. Quoi qu'il en soit, d'ores et déjà, la Biennale, qui vise toujours à la perfection, répond pleinement à sa vocation de miroir intégral d'un art contemporain qui s'élabore obscurément, jour après jour. Ce que nous y avons découvert est une confirmation, dans le respect d'une identité particulière, des tendances annoncées par des manifestations antérieures, soit à Venise, avec l'apparition d'une peinture spontanée, affranchie de toute justification, plus proche aussi de la sensibilité d'un assez large public, soit à Cassel, avec l'affirmation d'une pluralité de courants aux parcours manifestement divergents. C'est ainsi qu'à la grande rumeur des flux, des reflux d'autrefois, rythmés par le déroulement des générations, s'est substituée, aux abords du désert, la pâle écume des vaguelettes, épuisées avant de naître. Pour faire écho à la gravité de nos interrogations, plus rien que le clapotis...

La Biennale de Paris n'est généralement pas timide en matière d'innovation. Dès 1975, elle s'ouvrait largement à l'art vidéo. En 1982, elle a accueilli le Slowscan, système permettant la transmission internationale d'une image au moyen d'une simple ligne de téléphone. Georges Boudaille l'observe avec finesse: pour se sentir dans le vent, par goût de l'épate, l'artiste éprouve de plus en plus souvent le besoin de se divertir avec le dernier en date des gadgets électroniques. Bébé ne peut pas courir à côté des grands: pourquoi donc ne ferait-il pas joujou avec son hochet? Laissons. Nos regrets les plus vifs sont ailleurs. L'ouverture aux pays du tiers-monde, entreprise en 1980, n'a pas pu se préciser. C'est un grand dommage. Peut-être les peuples apparemment les plus déshérités d'Afrique ou d'Asie, s'ils étaient plus proches, plus présents, pourraient-ils enfin nous imprégner d'une générosité nouvelle.

Plus les choses vont, plus les années passent, plus les artistes s'affirment ou s'affichent avec force et fracas, et plus vite ils s'effraient, plus vite ils s'effacent, plus vite ils s'enfuient. Par la voix des poètes, nous avons appris que la chair est triste et que les aubes sont navrantes. Mais un doute, aujourd'hui, nous assaille: l'art est-il même une consolation? Malgré le foisonnement, malgré le fourmillement, malgré la formulation, pétillante ou amère, malgré les appels au flamboiement, nous ressentons surtout le grand froid du flottement, face à la fragilité, face aux frémissements de l'éphémère...

3. Denis LAGET (France)
Le Veilleur.



1. Accessible au public, du 2 octobre au 14 novembre 1982.
2. Cf. *Vie des Arts*, XXVI, 104, p. 50.